

Le Divin Enfer de Gabriel

Sylvain Reynard

Le Divin Enfer de Gabriel

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sébastien Baert*

Michel
LAFON

Titre original :
Gabriel's Inferno

© Sylvain Reynard, 2011

Tous droits réservés.

Publié par arrangement avec The Berkley Publishing Group,
une filiale de Penguin Group (USA) Inc.

Les personnages, les lieux et les situations de ce récit étant purment fictifs,
toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait
être que fortuite.

© Éditions Michel Lafon, 2013, pour la traduction française.
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

*In memoriam Maiae.
Resurgam.*

PROLOGUE

Florence, 1283

Le poète regarda la jeune femme approcher du pont. L'univers se figea quand il aperçut ses grands yeux et sa chevelure brune délicatement bouclée.

Il eut du mal à la reconnaître. D'une beauté stupéfiante, aux mouvements aussi gracieux qu'assurés, son visage lui rappelait celle dont il était tombé amoureux, très longtemps auparavant. Leurs chemins s'étaient séparés, et elle lui avait toujours manqué. Son ange, sa muse, sa bien-aimée Béatrice.

« La félicité lui était apparue. »

Quand elle passa près de lui avec ses compagnons, il la salua très courtoisement, ne s'attendant pas qu'elle remarque sa présence. Parfaite et inaccessible – un ange au regard noisette, resplendissant dans sa tenue immaculée – alors que lui était plus âgé, désabusé et insatisfait.

Elle l'avait presque dépassé quand il aperçut du coin de l'œil l'un de ses escarpins. Elle hésita, juste devant lui. Son cœur se mit à battre plus fort, il avait du mal à respirer. Quand elle s'adressa à lui d'une voix douce et délicate, de nombreux souvenirs lui revinrent. Surpris, il leva les yeux vers elle. Depuis des années, il attendait ce moment, il en rêvait, mais jamais il n'avait imaginé pouvoir la rencontrer de façon si fortuite. Et jamais il n'avait osé espérer qu'elle le saluerait avec tant de gentillesse.

Pris au dépourvu, il marmonna quelque formule de politesse et s'accorda le plaisir de lui adresser un sourire, auquel elle répondit avec enthousiasme. Il sentit alors son cœur doubler de volume, tout l'amour qu'il avait pour elle brûlant dans sa poitrine.

Hélas, leur conversation fut bien trop courte avant qu'elle ne lui annonçât que le temps lui était compté. Quand elle s'éloigna, sa joie de l'avoir retrouvée fut atténuée par un sentiment de tristesse naissant. La reverrait-il un jour ?

1

– Mlle Mitchell ?

La voix du Pr Gabriel Emerson résonna dans la salle de cours, portant jusqu'aux oreilles de la séduisante jeune femme aux yeux noisette assise au dernier rang. Perdue dans ses pensées, elle avait la tête baissée et griffonnait avec acharnement dans son carnet.

Dix paires d'yeux se tournèrent vers elle, vers son visage pâle et ses longs cils, ses doigts fins cramponnés à son stylo. Puis, les mêmes dix paires d'yeux se tournèrent de nouveau vers le professeur parfaitement immobile, qui commençait à s'impatienter. Son attitude contrastait énormément avec ses traits réguliers, ses grands yeux expressifs et ses lèvres charnues. Il était désespérément beau, mais avait pour le moment l'air furieusement intransigeant, ce qui nuisait à son côté avenant.

Un petit toussotement, sur sa droite, la ramena à la réalité. Surprise, elle jeta un coup d'œil au jeune homme aux larges épaules qui occupait le siège voisin du sien. Il lui adressa un sourire et, d'un regard, lui désigna le devant de la salle, où se tenait le professeur.

Elle se tourna lentement dans la direction indiquée et croisa le regard bleu perçant de l'enseignant furieux. Elle déglutit bruyamment.

– J'attends que vous répondiez à ma question, Mlle Mitchell. Si vous daignez vous donner la peine de vous joindre à nous.

Sa voix était aussi glaciale que son regard.

Les autres étudiants se mirent à remuer sur leurs sièges et à se jeter des coups d'œil furtifs, l'air de dire : « Qu'est-ce qui lui prend ? »

La jeune femme ouvrit très légèrement la bouche et la referma, soutenant le regard figé de l'enseignant, ses propres yeux écarquillés comme ceux d'un lapin apeuré.

– Vous parlez anglais ? la railla-t-il.

Une jeune femme à la chevelure de jais tenta d'étouffer un éclat de rire sous une quinte de toux. Tous les regards se tournèrent vers le lapin effrayé, qui se fit soudain écarlate. Et qui, baissant la tête, parvint enfin à échapper au regard du professeur.

– Puisque Mlle Mitchell semble suivre un cours parallèle dans une autre langue, quelqu'un d'autre aurait-il l'amabilité de répondre à ma question ?

La beauté sur sa droite n'en fut que trop ravie. Elle répondit avec précision, l'air rayonnant, avec de grands gestes de la main pour la galerie, citant Dante en italien dans le texte. Quand elle en eut terminé, elle dirigea un sourire acide vers le fond de la salle avant de reporter son attention sur l'enseignant avec un soupir. Il ne manquait plus qu'elle se jette à ses pieds et se frotte contre sa jambe pour lui prouver qu'elle accepterait de rester son petit chien jusqu'à la fin de ses jours. Même s'il n'était pas certain qu'il aurait apprécié le geste.

Le professeur fronça presque imperceptiblement les sourcils, tandis qu'au fond de la salle la jeune femme clignait des yeux pour chasser quelques larmes et continuait à griffonner. Dieu merci, elle parvint à se retenir.

Tandis que l'enseignant poursuivait son cours sur le conflit qui avait opposé les guelfes et les gibelins, un petit morceau de papier plié apparut sur le dictionnaire d'italien du lapin effrayé. Le jeune homme séduisant assis à côté d'elle attira son attention par un petit toussotement, puis lui sourit plus franchement et lui indiqua le morceau de papier d'un signe de tête.

Elle cilla en l'apercevant. Guettant soigneusement le dos du professeur tandis que ce dernier entourait un nombre incalculable de termes italiens au tableau, elle s'empara du message et le posa sur ses genoux, où elle le déplia en silence.

« Emerson est un crétin. »

Personne n'avait remarqué son petit manège parce que personne ne la regardait. À sa lecture, elle rougit encore, esquissant un sourire. Pas assez franc pour laisser apparaître ses dents ou ses fossettes, mais plein de bienveillance.

– Quelque chose d'amusant, Mlle Mitchell ?

D'effroi, elle écarquilla les yeux. Son nouvel ami reprit aussitôt un air sérieux et se tourna vers le professeur.

Elle se garda bien, cette fois, de regarder l'enseignant dans les yeux. Au contraire, elle baissa la tête et se mordit les lèvres.

– C'est ma faute, monsieur. Je lui demandais simplement à quelle page nous en étions, intervint le jeune homme à l'air amical.

– Une question peu appropriée pour un étudiant en doctorat, Paul. Mais, si vous voulez le savoir, nous en sommes au premier *canto*. Je suis certain que vous parviendrez à le trouver sans l'aide de Mlle Mitchell. Oh, Mlle Mitchell ! Vous viendrez me voir dans mon bureau à la fin du cours.

2

À la fin du cours, Julia Mitchell glissa rapidement dans son dictionnaire d'italien, au mot *asino*, le morceau de papier qu'elle avait gardé jusque-là sur ses genoux.

– Désolé pour tout. Je m'appelle Paul Norris.

Le jeune homme amical lui tendit la main par-dessus la table. Elle la lui serra délicatement, et il s'étonna qu'elle puisse être si petite. Il aurait pu la lui broyer rien qu'en refermant la sienne.

– Salut, Paul. Julia. Julia Mitchell.

– Enchanté, Julia. Désolé que « M. le professeur » se soit montré si con. Je ne sais pas ce qui lui a pris.

Paul avait appelé Emerson par son titre favori sans le moindre sarcasme.

Elle rougit légèrement et retourna à ses livres.

– Tu es nouvelle, insista-t-il en inclinant un peu la tête, comme s'il cherchait à capter son regard.

– Je viens d'arriver. De l'université Saint-Joseph.

Il hocha la tête, comme si cela lui disait quelque chose.

– Et tu es en maîtrise ?

– Oui. (Elle désigna d'un geste le devant de la salle désormais déserte.) Ça n'en a peut-être pas l'air, mais je suis censée apprendre à devenir une spécialiste de Dante.

Paul siffla entre ses dents.

– Alors, tu es là pour les cours d'Emerson ?

Elle acquiesça, et il remarqua que les veines de son cou commençaient à battre légèrement, sans explication apparente.

« Il est très exigeant, il n'a donc que très peu d'étudiants. Je fais ma thèse avec lui. Christa Peterson aussi, tu as eu l'occasion de faire sa connaissance.

– Christa ? s'enquit-elle d'un air interrogateur.

– La pétasse du premier rang. C'est son autre thésarde, mais son objectif, c'est de devenir la prochaine Mme Emerson. Elle vient de commencer les cours, et elle lui apporte déjà des cookies, passe à son bureau et lui laisse des messages sur son répondeur. C'est la première fois que je vois ça.

Julia hochait de nouveau la tête, sans dire un mot.

– Christa ne semble pas être au courant des règles de stricte non-fraternisation de l'université de Toronto, fit remarquer Paul en levant les yeux au ciel.

Elle lui adressa un joli sourire. Il se dit qu'il fallait qu'il la fasse sourire plus souvent.

– Tu ferais bien d'y aller. Il voulait te voir à la fin du cours, ne le fais pas attendre.

Elle jeta ses affaires dans un sac à dos L.L. Bean élimé qu'elle avait depuis son entrée à la fac.

– Euh... je ne sais pas où est son bureau.

– Prends à gauche en sortant de la classe, puis tourne de nouveau à gauche. Il est dans le bureau qui est à l'angle, au fond du couloir. Bon courage, et on se voit au prochain cours. Ou avant...

Elle le remercia et quitta la salle.

Une fois dans le couloir, elle vit que la porte du bureau de « M. le professeur » était entrouverte. Nerveuse, elle avança, se demandant s'il valait mieux qu'elle frappe d'abord ou qu'elle passe la tête. Après un moment de réflexion, elle opta pour la première solution. Elle se redressa, prit une profonde inspiration, retint son souffle et s'approcha. C'est alors qu'elle l'entendit.

– Désolé de ne pas t'avoir rappelé, j'étais en cours ! lâcha-t-il d'un ton furieux qu'elle commençait à trop bien connaître. (Il y eut un court silence avant qu'il ne poursuive.) Parce que c'est le premier cours de l'année, idiot, et parce que la dernière fois que je lui ai parlé, elle m'a assuré que tout allait bien !

Julia recula aussitôt. De crainte qu'il ne passe de nouveau ses nerfs sur elle, elle décida de fuir, mais il poussa soudain un sanglot déchirant qui l'arrêta net.

– Bien sûr que je voulais être présent ! Je l'aimais. Bien sûr que je voulais être là. (Elle l'entendit de nouveau sangloter derrière la porte.) Dis-leur que je viens. Je ne sais pas à quelle heure j'arriverai. Je vais directement à l'aéroport et je saute dans un avion, mais j'ignore quel

vol je vais prendre au dernier moment. (Il marqua une pause.) Je sais. Dis-leur que je suis désolé. Je suis vraiment désolé...

Il s'interrompit. Julia l'entendit raccrocher.

Sans réfléchir, elle passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

L'homme, la trentaine, se tenait la tête à deux mains en pleurs, penché sur son bureau. Elle l'observa tandis qu'il était pris de soubresauts de souffrance et de tristesse. Elle éprouva aussitôt de la compassion.

Son cœur lui disait de s'approcher, de lui présenter ses condoléances, le reconforter, le serrer dans ses bras. Lui caresser les cheveux et le plaindre. Elle s'imagina brièvement sécher les larmes de ses yeux saphir, espérant un regard chaleureux. Elle songea même à lui déposer un baiser délicat sur la joue, juste pour l'assurer de son soutien.

Mais en le voyant le cœur brisé, elle fut comme paralysée et renonça. Quand elle se rappela enfin où elle était, elle disparut derrière la porte, tira sans regarder un morceau de papier de son sac et y écrivit :

« Je suis désolée.

Julia Mitchell. »

Puis, ne sachant plus vraiment que faire, elle glissa le morceau de papier dans l'ouverture et referma la porte sans faire de bruit.

*

* *

La timidité n'était pas la caractéristique principale de Julia. Sa plus grande qualité, celle qui la distinguait le plus, était la compassion, un trait de caractère qui ne lui venait pas de ses parents. Son père, un homme comme il faut, était strict et inflexible. Quant à sa mère, décédée, elle n'avait jamais éprouvé la moindre compassion, pas même envers sa fille unique.

Tom Mitchell était un homme taciturne, mais il avait une excellente réputation et était très apprécié. C'était le gardien de l'université Susquehanna et le capitaine des pompiers de Selinsgrove, en Pennsylvanie. Les soldats du feu de la municipalité étant tous des volontaires, et pouvaient tous être appelés à n'importe quelle heure de la journée. Il prenait son rôle très à cœur, ce qui signifiait qu'il était rarement chez lui, même quand il ne répondait pas à une urgence. Le soir du premier cours de Julia à la faculté, il l'appela de la caserne, heureux qu'elle se décide enfin à répondre à ses appels.

– Comment ça se passe là-haut, Jules ?

Sa voix, sèche mais néanmoins réconfortante, lui fit chaud au cœur. Elle soupira.

- Ça va. Cette première journée a été... intéressante, mais ça va.
- Les Canadiens te traitent comme il faut ?
- Oh, oui. Ils sont tous très gentils.

Ce sont les Américains qui sont des enfoirés. Enfin, un Américain en particulier.

Tom s'éclaircit la voix, et elle retint son souffle. Elle savait par expérience qu'il s'appêtait à lui annoncer quelque chose de grave.

- Ma chérie, Grace Clark est morte aujourd'hui.

Julia se redressa sur son lit jumeau et perdit son regard dans le vide.

- Tu as entendu ce que j'ai dit ?
- Oui, oui, j'ai entendu.

– Son cancer est revenu. Ils pensaient qu'elle allait bien, mais c'est revenu. Et quand ils s'en sont rendu compte, il avait déjà métastasé ses os et son foie. Richard et les enfants sont plutôt secoués.

Julia se mordit la lèvre et étouffa un sanglot.

– Je savais que tu aurais du mal à l'encaisser. C'était comme une mère pour toi, et Rachel était une bonne amie à toi, au lycée. Tu as de ses nouvelles ?

– Euh, non. Non, non, pas de nouvelles. Pourquoi ne m'en a-t-elle pas parlé ?

– J'ignore quand ils ont découvert que Grace avait rechuté. Je suis allé chez eux pour voir tout le monde aujourd'hui, et Gabriel n'était même pas là. Ça a posé des problèmes. Je ne sais pas quel accueil ils vont lui réserver à son arrivée. Ils sont tous à couteaux tirés dans cette famille.

Tom jura entre ses dents.

- Tu vas leur envoyer des fleurs ?

– J'imagine. Je ne suis pas très doué pour ce genre de choses, mais je peux demander à Deb de me donner un coup de main.

Deb Lundy était la petite amie de Tom. Julia leva les yeux au ciel quand il mentionna son nom, mais s'abstint de tout commentaire négatif.

– Demande-lui d'envoyer quelque chose de ma part, s'il te plaît. Grace adorait les gardénias. Elle n'aura qu'à signer la carte.

- D'accord. Tu as tout ce qu'il faut ?

– Oui, ça va.

– Tu n'as pas besoin d'argent ?

– Non, papa. J'en ai assez jusqu'à la fin de l'année, si je fais attention.

Tom marqua une hésitation, et, avant même qu'il n'ouvre la bouche elle sut ce qu'il allait dire.

– Je suis désolé pour Harvard. Ce sera peut-être pour l'an prochain.

– Peut-être, répondit-elle d'un air forcé, même si son père ne la voyait pas. À bientôt.

– Au revoir, ma chérie.

Le lendemain matin, Julia se rendit à l'université d'un pas un peu moins pressé, son iPod aux oreilles. Elle réfléchit à un e-mail de condoléances et d'excuses à l'attention de Rachel, tout en marchant.

En septembre, le climat était plutôt doux à Toronto, et cela lui plaisait. Elle aimait aussi la proximité du lac. Le soleil et la gentillesse des gens. Les rues propres et ordonnées. Elle appréciait le fait de se trouver à des centaines de kilomètres de son père, et non à Selinsgrove ou à Philadelphie. Elle espérait simplement que cela durerait.

Elle était encore en train de penser à son e-mail quand elle pénétra dans le bureau du département de littérature italienne pour vérifier sa boîte aux lettres. Quelqu'un lui tapa doucement sur le coude et entra dans son champ de vision.

Elle ôta ses écouteurs.

– Salut, Paul.

Il lui adressa un sourire et baissa les yeux sur elle. Julia n'était pas très grande, surtout quand elle était en tennis, et elle lui arrivait à peine à la poitrine.

– Comment s'est passée ton entrevue avec Emerson ?

Elle se mordilla la lèvre, un tic nerveux auquel il faudrait qu'elle mette fin.

– Euh, je n'y suis pas allée.

Il ferma les yeux et exprima sa désapprobation en penchant la tête en arrière.

– Mauvaise idée.

Julia tenta de se justifier.

– Son bureau était fermé. Je pense qu'il était au téléphone... je n'en suis pas sûre. Je lui ai laissé un mot.

Paul remarqua sa nervosité et la façon dont elle fronçait ses sourcils délicatement arqués. Il la plaignait et, en son for intérieur, maudit M. le professeur de s'être montré si blessant. Elle semblait fragile, et Emerson était inconscient de la manière dont son comportement affectait ses étudiants. Paul prit donc la décision de lui venir en aide.

– S'il était au téléphone, il ne voulait pas qu'on le dérange. Espérons que ce soit vraiment le cas. Sinon, je dirais que tu as pris

de gros risques. (Il se dressa de toute sa hauteur et fit jouer les muscles de ses bras d'un air détaché.) Fais-moi savoir s'il y a des conséquences, et je verrai ce que je peux faire. S'il crie après moi, je pourrai le supporter. Mais je ne veux pas qu'il s'en prenne à toi.

Parce que, visiblement, le choc te serait fatal, petit lapin apeuré.

Julia sembla sur le point d'ajouter quelque chose, mais elle garda le silence et hocha la tête comme pour le remercier. Puis elle se dirigea vers les boîtes aux lettres et vida la sienne.

Des prospectus, pour l'essentiel. Quelques publicités pour le département, dont l'annonce d'une conférence publique donnée par le Pr Gabriel O. Emerson et intitulée « La luxure dans *L'Enfer*, de Dante : le péché mortel opposé à l'ego ». Julia en lut le titre à plusieurs reprises avant d'être en mesure de l'assimiler pleinement. Pour rien, car une autre annonce faisait état de l'annulation de la conférence du Pr Emerson et de son report à une date ultérieure. Idem pour tous les cours, rendez-vous et réunions de l'enseignant, et ce jusqu'à nouvel ordre.

Désorientée, la jeune femme fut intriguée quand elle retrouva le petit mot qu'elle avait coincé dans la porte du professeur :

« Je suis désolée.
Julia Mitchell. »

Quand elle le retourna machinalement, son cœur s'arrêta de battre devant les mots dont elle ne se souvenait que trop bien :

« Emerson est un crétin. »

3

Il fut un temps où, face à une situation si embarrassante, Julia se serait laissée tomber par terre et se serait mise en position fœtale pour une durée indéterminée. Mais à vingt-trois ans, elle était d'une autre trempe. Ainsi, plutôt que de rester figée devant les casiers et de constater que sa courte carrière académique venait de s'envoler en fumée, elle termina ce qu'elle avait à faire à l'université et rentra chez elle. Avec quatre idées en tête.

D'abord elle prit un peu d'argent dans le fonds de secours dissimulé dans un Tupperware sous son lit et le glissa dans sa poche.

Ensuite elle se rendit chez le marchand de vins et spiritueux le plus proche et se procura une grande bouteille de tequila bon marché.

Puis elle rentra chez elle et rédigea un long e-mail d'excuses et de condoléances à l'attention de Rachel. Elle omit délibérément de lui indiquer où elle vivait et ce qu'elle faisait, et envoya le courrier depuis son compte Gmail plutôt que de celui de l'université.

Enfin, elle partit faire du shopping, car elle avait simplement l'intention de rendre un hommage larmoyant aussi bien à Rachel qu'à Grace, parce qu'elles aimaient les articles de luxe, même si elle-même était en réalité trop démunie pour acheter quoi que ce soit.

À Selinsgrove, où elle avait fait la connaissance de Rachel quand elles étaient lycéennes, faire les magasins était un rêve, qu'elle pouvait tout juste s'accorder désormais grâce à sa maigre bourse d'étudiante. Elle n'avait pas le droit de travailler à l'extérieur de l'université pour augmenter ses revenus, mais n'avait de toute façon que peu de chances de trouver du travail, comme tout Américain disposant d'un visa d'étudiant.

En passant lentement devant les magnifiques vitrines de Bloor Street, elle songea à sa vieille amie et à sa mère. Elle s'arrêta devant le magasin Prada, se remémorant la seule et unique fois où Rachel l'avait emmenée acheter des chaussures de créateur. Julia avait encore ces talons aiguilles noirs dans une boîte à chaussures, au fond de sa penderie. Elle ne les avait portés qu'une fois, le soir où elle avait découvert qu'on l'avait trahie, et même si elle aurait aimé les réduire en miettes, comme elle l'avait fait avec sa robe, elle en avait été incapable. Rachel les lui avait offerts pour leurs retrouvailles, n'ayant aucune idée de la raison pour laquelle Julia était revenue.

Puis elle s'immobilisa une éternité, lui sembla-t-il, devant la boutique Chanel et fondit en larmes en se souvenant de Grace. De la manière dont elle l'avait toujours accueillie avec le sourire, la prenant dans ses bras chaque fois qu'elle allait la voir. De la façon dont elle lui avait dit qu'elle l'aimait et qu'elle adorait devenir sa mère, si elle l'acceptait, quand celle de Julia était morte. Grace avait été une meilleure mère que Sharon, à la plus grande honte de cette dernière, et à la grande confusion de Julia.

Quand elle eut fini de pleurer et que les magasins commencèrent à fermer pour la nuit, elle regagna lentement son appartement, s'en voulant d'avoir été une si mauvaise fille adoptive, une amie pitoyable et une idiote insensible, incapable de vérifier qu'un morceau de papier soit vierge avant de le laisser signé à quelqu'un dont la mère bien-aimée venait juste de mourir.

Qu'a-t-il bien pu penser en trouvant ce mot ? Stimulée par un verre ou deux – ou trois – de tequila, Julia s'autorisa à se poser quelques questions simples. *Et que doit-il penser de moi, à présent ?*

Elle songea à faire ses valises et à prendre le premier Greyhound pour Selinsgrove, rien que pour éviter de devoir lui faire face. Elle avait honte de ne pas s'être rendu compte que c'était de Grace que le Pr Emerson discutait au téléphone en ce jour affreux. Mais il ne lui était même pas venu à l'idée qu'elle ait pu rechuter, et encore moins qu'elle soit morte. Et elle s'en voulait tellement d'être partie du mauvais pied avec l'enseignant !

Comme si cela ne lui avait pas suffi d'avoir le cœur brisé en apprenant la mort de Grace sans avoir pu lui faire ses adieux ou lui dire qu'il l'aimait. Comme si cela ne lui avait pas suffi que quelqu'un, probablement son frère Scott, lui reproche cruellement son absence. Non, après avoir été anéanti par le chagrin et avoir pleuré comme un enfant, il avait fallu qu'en ouvrant la porte de son bureau pour se

précipiter à l'aéroport, il trouve son petit mot de réconfort. Et ce que Paul avait inscrit au verso.

Charmant.

Elle fut surprise que le professeur ne l'ait pas exclue sur-le-champ de son cours. *Peut-être se souvient-il de moi.* Cette idée lui était venue avec le verre de tequila suivant, mais elle ne fut pas en mesure d'approfondir le sujet, car elle perdit connaissance et s'écroura par terre.

*

* *

Deux semaines plus tard, Julia était quelque peu remise quand elle vérifia sa boîte aux lettres, dans le bureau de son département. Certes, elle avait l'impression d'attendre dans le couloir de la mort, sans le moindre espoir de se faire gracier. Mais elle n'avait pas abandonné la fac et n'était pas rentrée chez elle.

Il était vrai qu'elle rougissait comme une écolière et qu'elle était d'une timidité malade. Mais elle était têtue. Tenace. Et elle voulait vraiment étudier Dante. S'il lui fallait invoquer la présence d'un complice inconnu pour échapper à la peine de mort, elle était prête à le faire.

Seulement, elle n'en avait pas informé Paul. Pas encore.

– Julianne ? Vous pouvez venir une minute ? demanda par-dessus son bureau Mme Jenkins, l'adorable secrétaire administrative. (Julia s'approcha docilement.) Vous avez eu des problèmes avec le Pr Emerson ?

– Je, euh... je ne sais pas.

Elle se mit à rougir et à se mordre violemment l'intérieur de la joue.

– Il m'a envoyé deux e-mails urgents, ce matin, pour me demander de prendre rendez-vous avec vous dès son retour. C'est la première fois que je fais ça avec un professeur. Ils préfèrent les planifier eux-mêmes, d'habitude. Pour je ne sais quelle raison, il insiste pour que je programme un entretien et que j'en fasse mention dans votre dossier.

Julia hocha la tête et attrapa son agenda dans son sac à dos, s'efforçant de ne pas penser à ce qu'il avait pu lui raconter dans ses e-mails.

Mme Jenkins la regarda avec l'air d'attendre quelque chose.

– Bon, demain, alors ?

Le visage de Julia se décomposa.

– Demain ?

– Il arrive ce soir, et il souhaite vous voir demain à 16 heures dans son bureau. Vous y serez ? Il faut que je le lui confirme par e-mail.

Julia acquiesça et le rendez-vous fut consigné dans l'agenda, comme si c'était nécessaire.

– Il ne m'a pas révélé l'objet de cette entrevue, mais il m'a simplement affirmé que c'était important. Je me demande ce que ça veut dire...

Mme Jenkins s'interrompt, l'air songeur.

Julia termina ce qu'elle avait à faire à l'université et rentra chez elle pour faire ses bagages avec l'aide de señorita Tequila.

*

* *

Le lendemain matin, Julia avait entassé la plupart de ses vêtements dans deux grosses valises. Peu disposée à admettre sa défaite, aussi bien pour sa tequila que pour elle-même, elle avait préféré éviter de tout emballer et se retrouva ainsi à se tourner les pouces avec anxiété, et une forte envie de se changer les idées. Elle décida donc de faire ce que tout étudiant désœuvré ferait dans une telle situation, à part boire et faire la fête avec d'autres élèves tout aussi oisifs : elle se lança dans le ménage de son appartement.

Ce ne fut pas très long. Mais, quand elle eut terminé, tout était en ordre, parfaitement propre, et il régnait dans l'air un léger parfum citronné. Elle était plutôt fière de son travail et fit son sac à dos la tête haute.

Au même moment, le Pr Emerson arpentait d'un pas lourd les couloirs du département, ses collègues et les étudiants se retournant sur son passage. Il était d'une humeur massacrate, et personne n'eut le courage de lui adresser la parole.

Non seulement il avait mauvais caractère ces jours-ci, mais le stress et le manque de sommeil avaient accentué son côté irritable. Il avait certainement été maudit par les dieux d'Air Canada car, à son retour de Philadelphie, il s'était retrouvé assis à côté d'un père et de son fils de deux ans. Le garçonnet n'avait cessé de geindre et avait mouillé sa couche – ainsi que le Pr Emerson –, pendant que le père dormait à poings fermés. Dans la pénombre de l'avion, tout en épongeant l'urine du gamin sur son pantalon Armani, l'enseignant s'était pris à réfléchir à la nécessité d'une loi sur la stérilisation des parents négligents.

Julia arriva à temps à son rendez-vous de 16 heures et fut ravie de trouver porte close. Sa joie s'estompa aussitôt quand elle se rendit

compte que M. le professeur était dans son bureau et qu'il était en train de sermonner Paul.

Quand ce dernier ressortit de la pièce, dix minutes plus tard, du haut de son 1,88 mètre, visiblement secoué, Julia jeta un coup d'œil à l'issue de secours.

Paul croisa son regard et secoua la tête, articulant en silence quelques jurons de premier choix à propos de M. le professeur avant d'esquisser un sourire.

– Ça te dirait d'aller prendre un café avec moi, un de ces jours ?

Surprise, elle leva les yeux vers lui. Déjà quelque peu troublée par son rendez-vous, elle accepta sans réfléchir.

Il lui sourit et se pencha vers elle.

– Ce serait plus facile si j'avais ton numéro.

Elle rougit et saisit aussitôt un morceau de papier, le vérifia pour s'assurer qu'il était entièrement vierge, et y griffonna à la hâte son numéro de portable.

– Fais-lui sa fête, Lapin, dit-il en s'emparant du morceau de papier.

Elle manqua de temps pour lui demander pourquoi il l'avait surnommée « Lapin », car une voix séduisante mais néanmoins impatiente résonnait déjà dans le bureau.

– À vous, Mlle Mitchell.

Elle se faufila dans la pièce et s'immobilisa fébrilement dans l'encadrement de la porte.

Emerson semblait fatigué avec ses cernes violacés et son teint blafard. Plongé dans un dossier, il tira la langue et se lécha lentement la lèvre supérieure.

Julia le regarda fixement, subjuguée par sa bouche sensuelle. Au bout d'un moment, grâce à un effort phénoménal, elle parvint à quitter ses lèvres du regard et à se concentrer sur ses lunettes. C'était la première fois qu'elle les voyait. Peut-être ne les portait-il que lorsqu'il avait la vue fatiguée. Mais, ce jour-là, ses yeux saphir étaient en partie dissimulés derrière une paire de lunettes Prada à la monture noire. Elles contrastaient avec la chaleur de sa chevelure brune et le bleu de ses yeux, attirant le regard. Elle se rendit aussitôt compte que non seulement elle n'avait jamais eu de professeur si séduisant, mais qu'elle n'en avait jamais vu de si soigneusement apprêté. Il aurait pu tourner dans une publicité pour Prada, ce qu'aucun enseignant n'avait jamais fait. Car, reconnaissons-le, les professeurs d'université ne sont guère réputés pour leur sens de la mode.

Elle le connaissait suffisamment pour savoir qu'il était d'humeur changeante et à cheval sur la politesse et les convenances ; du moins

cela avait-il été le cas ces derniers temps. Elle aurait pu s'asseoir sans y avoir été invitée dans l'un de ces fauteuils club en cuir qui semblaient si moelleux, surtout s'il se souvenait d'elle. Mais, compte tenu de la façon dont il s'était adressé à elle, elle préféra rester debout.

– Asseyez-vous, je vous prie, Mlle Mitchell.

Il s'était exprimé d'un ton froid et sec, lui indiquant d'un geste une chaise métallique à l'air des plus inconfortable.

Elle poussa un soupir et se dirigea vers la chaise Ikea, juste devant l'une de ses impressionnantes bibliothèques. Elle aurait bien aimé qu'il lui permette de s'asseoir ailleurs, mais préféra éviter d'ergoter avec lui.

– Approchez la chaise de mon bureau. Que je puisse vous voir sans me tordre le cou.

Elle se leva et s'exécuta, faisant maladroitement tomber son sac à dos par terre. Elle fit la grimace et rougit de la tête aux pieds lorsqu'une partie de son contenu se déversa sur le sol, dont un tampon qui roula sous le bureau du Pr Emerson et s'immobilisa à quelques centimètres de sa serviette en cuir.

Peut-être ne le remarquera-t-il qu'une fois que je serai partie...

Gênée, elle s'accroupit et commença à rassembler ses effets. Elle venait de terminer quand la bandoulière de son vieux sac céda et que le reste de ses affaires se répandit par terre avec un gros « boum ! ». Elle s'agenouilla aussitôt, tandis que des feuilles de papier, des stylos, son iPod, son téléphone portable et une pomme verte se dispersaient sur le magnifique tapis persan de M. le professeur.

Ô, dieux des étudiants et des éternels maladroits, achevez-moi à l'instant, je vous en supplie !

– Vous êtes comédienne, Mlle Mitchell ?

À ce sarcasme, Julia se raidit et lui jeta un coup d'œil. Ce qu'elle vit manqua de la faire fondre en larmes.

Elle se perdit un moment dans les profondeurs glaciales de son regard, regrettant le temps où il l'avait regardée avec tant de bonté. Mais plutôt que de céder au désespoir, elle prit une profonde inspiration et comprit qu'il allait falloir qu'elle s'habitue à sa nouvelle façon d'être, même si c'était pour elle une douloureuse déception.

Muette, elle secoua la tête et remplit de nouveau son sac à dos désormais en piteux état.

– J'attends que l'on me réponde, quand je pose une question. Je ne doute pas que vous ayez retenu la leçon. (Il l'examina rapidement avant de reporter son attention au dossier qu'il tenait entre ses mains.) Peut-être que vous n'êtes pas si brillante, tout compte fait...

– Je vous prie de m'excuser, Dr Emerson.

Julia fut surprise par le ton de sa propre voix, doux mais ferme.

– C'est « professeur » Emerson, l'interrompit-il. Des docteurs, il y en a à la pelle. Même les chiropracteurs et les pédicures se font appeler « docteur ».

Calmée, Julia tenta de refermer son sac abîmé. Malheureusement, la fermeture était également cassée, à présent. Elle retint son souffle et tira dessus, essayant de la réparer en l'insultant de tous les noms en son for intérieur.

– Voulez-vous bien cesser de vous agiter avec cet horrible sac et vous asseoir sur une chaise comme un être humain ?

Elle comprit qu'il était vraiment furieux, à présent. Elle posa donc par terre son sac horrible et prit place sans un mot sur la chaise inconfortable. Elle croisa les mains, juste pour s'empêcher de se les tordre, et attendit.

– Vous vous prenez certainement pour une comédienne. Je suis sûr que vous vous trouvez drôle.

Il lui jeta une feuille de papier qui se posa juste à côté de ses tennis.

En se penchant pour la ramasser, elle se rendit compte qu'il s'agissait d'une photocopie du terrible message qu'elle lui avait laissé le jour où Grace était morte.

– Je vais vous expliquer. C'était une erreur. Je n'ai pas écrit les deux...

– Vos excuses ne m'intéressent pas ! Je vous avais demandé de venir me voir, et vous ne l'avez pas fait, je me trompe ?

– Mais vous étiez au téléphone. La porte était fermée, et...

– La porte n'était pas fermée ! (Il lui jeta quelque chose qui ressemblait à une carte de visite.) J'imagine que c'est également censé être drôle ?

Julia ramassa le carton et poussa un petit cri. Il s'agissait d'une petite carte de condoléances, du genre de celles que l'on envoie avec des fleurs :

« Je vous prie d'accepter toutes mes condoléances.

Amitiés,

Julia Mitchell. »

Elle lui jeta un coup d'œil et vit qu'il était sur le point d'exploser, tant il était furieux. Elle cligna vivement des yeux, tentant de trouver les mots pour s'expliquer.

– Ce n'est pas ce que vous croyez. Je voulais vous dire que j'étais désolée, et...

– Ne l'aviez-vous pas déjà fait avec le mot que vous avez laissé ?

- Mais c'était censé être pour votre famille, qui...
- Laissez ma famille en dehors de tout ça !

Il se retourna et ferma les yeux, ôtant ses lunettes pour pouvoir se passer les mains sur le visage.

La surprise de Julia fit place à de la stupéfaction. *Personne ne lui a expliqué.* Il n'avait pas du tout compris sa carte, et personne ne l'avait repris. Commencant à ressentir une vive douleur au creux de l'estomac, elle se mit à réfléchir à ce que cela pouvait bien signifier.

Inconscient des rêveries de la jeune femme, M. le professeur sembla fournir un effort herculéen pour se calmer, puis referma le dossier et le jeta avec mépris sur son bureau. Il lança à Julia un regard noir.

– Je vois que vous êtes venue ici grâce à une bourse pour étudier Dante. Je suis le seul professeur de ce département qui dirige des thèses dans ce domaine. Puisque ça ne va pas fonctionner entre nous (il fit un geste les désignant tous les deux), il va falloir que vous changiez de sujet de mémoire et que vous trouviez un nouveau directeur de thèse. Ou que vous changiez de département. Ou, mieux encore, que vous vous trouviez une autre université. Je vais informer le directeur de la faculté de ma décision, avec effet immédiat. À présent, si vous voulez bien m'excuser...

Il fit pivoter son fauteuil en direction de son ordinateur portable et commença à s'acharner sur son clavier.

Julia était abasourdie. Alors qu'elle était incapable de se lever de sa chaise, assimilant non seulement sa diatribe mais aussi sa conclusion, M. le professeur reprit la parole, sans même se donner la peine de lever les yeux.

- Ce sera tout, Mlle Mitchell.

Elle s'abstint de tout commentaire et se leva avec difficulté, encore sidérée, et récupéra son sac à dos. Elle le serra contre sa poitrine et quitta lentement le bureau, tel un zombie.

En sortant du bâtiment, la température avait chuté et il s'était mis à tomber des cordes. À peine avait-elle parcouru cinq mètres que son tee-shirt fin à manches longues était détrempé. N'ayant pas songé à prendre un parapluie, il lui fallait à présent marcher plusieurs centaines de mètres dans le vent, le froid et sous des trombes d'eau pour rentrer chez elle.

Ô, dieux du mauvais karma et des tempêtes, ayez pitié de moi...

Sur le chemin, elle trouva un peu de réconfort dans le fait que son sac horrible lui permettait de couvrir son tee-shirt et son soutien-gorge en coton, sans doute transparents désormais. *Prends ça, professeur Emerson !*

Tout en marchant, elle réfléchit à ce qui venait de se produire dans le bureau de l'enseignant. Elle s'y était préparée en faisant ses valises la veille, au cas où. Mais elle avait sincèrement cru qu'il se souviendrait d'elle. Elle s'était imaginé qu'il ferait preuve d'indulgence à son égard. Mais cela n'avait pas été le cas.

Il ne l'avait pas laissée s'expliquer sur cette monstrueuse bourde, interprétant mal ses fleurs et la carte. Et il l'avait renvoyée de son cours. C'était terminé. Il allait maintenant falloir qu'elle regagne la petite maison de Tom, à Selinsgrove, couverte de honte. Il découvrirait qu'elle était revenue et se moquerait d'elle. Ils se moqueraient d'elle tous les deux. Qu'elle était bête ! Elle avait cru pouvoir quitter Selinsgrove et faire quelque chose de sa vie. Elle avait cru pouvoir aller à l'université et devenir professeur. De qui se moquait-elle ? Tout était terminé, à présent, du moins pour cette année.

Et le fait de tout perdre devant lui, après toutes ces années, eh bien, c'était plus que ce qu'elle pouvait supporter.

Elle songea au tampon sous son bureau et sut que lorsqu'il se pencherait pour récupérer sa serviette, à 17 heures, l'humiliation serait totale. Au moins ne serait-elle pas là pour voir sa réaction. Elle l'imagina le découvrir avec hargne, posé sur le somptueux tapis persan sous son bureau.

À deux rues de chez elle, Julia avait ses cheveux bruns déjà plaqués sur la tête en longues mèches filandreuses. Ses tennis couinaient à chacun de ses pas. Elle avait l'impression d'être sous une descente de gouttière. Les voitures et les bus l'éclaboussaient en passant, et elle ne se donnait même plus la peine de s'écarter quand des vagues d'eau sale s'écrasaient sur elle depuis la chaussée de cette rue très fréquentée. Comme les déceptions de la vie, elle se contenta de les accepter.

À cet instant, une nouvelle voiture approcha, mais ralentit assez pour ne pas l'éclabousser. Il s'agissait d'une Jaguar noire visiblement récente.

Elle s'immobilisa. Quand Julia arriva à sa hauteur, on ouvrit la portière passager, et une voix masculine l'interpella :

– Montez !

Elle hésita. Il était impossible que le conducteur s'adresse à elle. Elle regarda autour d'elle mais dut se rendre à l'évidence : elle était la seule à s'être montrée suffisamment sotte pour déambuler sous cette pluie torrentielle. Intriguée, elle s'approcha.

Elle savait bien qu'il ne fallait pas monter dans la voiture d'un inconnu, même au Canada. Mais, quand en se penchant vers le siège

conducteur, elle aperçut deux yeux bleus perçants qui la regardaient fixement, elle s'approcha davantage.

– Vous allez attraper une pneumonie et mourir ! Montez. Je vous raccompagne.

Sa voix était plus douce, à présent. L'incendie était éteint. C'était presque la voix dont elle se souvenait.

Ainsi, en souvenir de ce temps-là, et pour aucune autre raison, elle prit place sur le siège passager et ferma la portière, s'excusant en silence auprès des dieux des Jaguar de souiller leur intérieur en cuir noir et leurs tapis immaculés.

Elle s'interrompit quand les premiers accords du *Nocturne*, opus 9 n° 2 commencèrent à résonner dans l'habitacle, et se mit à sourire. Elle avait toujours adoré cet air.

Elle se tourna vers le conducteur.

– Merci beaucoup, Pr Emerson.

4

Le Pr Emerson s'était trompé de route. Sa vie, sans doute, était une succession d'erreurs de parcours, mais celle-ci était purement fortuite. Au volant de sa Jaguar sous un violent orage, dans les bouchons du centre-ville de Toronto, il était en train de lire, furieux, un e-mail de son frère sur son iPhone. Il avait ainsi tourné à gauche plutôt qu'à droite sur Bloor Street depuis Queen's Park. Cela signifiait qu'il se dirigeait à l'opposé de chez lui.

Aux heures de pointe, il était impossible de faire demi-tour sur Bloor, et la circulation était si dense qu'il avait eu du mal à se ranger pour tourner à droite et faire le tour. C'était ainsi qu'il était tombé sur une Mlle Mitchell pathétique, trempée jusqu'aux os, qui descendait la rue d'un air abattu comme une sans-abri, et que, dans un accès de culpabilité, il en était venu à l'inviter à monter dans la voiture qui faisait toute sa joie et sa fierté.

– Désolée d'abîmer vos sièges, s'excusa-t-elle d'un ton hésitant.

Le Pr Emerson serra son volant entre ses doigts.

– J'emploie quelqu'un pour la nettoyer quand elle est sale.

Elle baissa la tête, blessée par sa réponse. Implicitement, il avait parlé de saleté, et c'était naturellement ce qu'il pensait d'elle à cet instant précis. De la saleté sous ses chaussures.

– Où habitez-vous ? s'enquit-il, cherchant à engager une conversation polie et sans risques, le temps de passer ce qu'il espérait être un court moment ensemble.

– Sur Madison. C'est juste là, sur la droite.

Elle indiqua un bâtiment à quelque distance de là, devant eux.

– Je sais où est Madison, lui rétorqua-t-il sèchement.

L'observant du coin de l'œil, elle se blottit contre la vitre de la